

« Le jour du dépassement n'est pas scientifique »

Trompeur. Michael Shellenberger remet en question la pertinence d'un concept devenu le mantra des médias.

PROPOS RECUEILLIS PAR GABRIEL BOUCHAUD ET THOMAS MAHLER

Depuis lundi 29 juillet, l'humanité vivrait à crédit. Lancé par l'ONG Global Footprint Network, le concept de jour du dépassement fait fureur dans les médias. Tombant chaque année un peu plus tôt, il marquerait le moment où l'ensemble des ressources naturelles produites en douze mois sur la Terre ont été consommées. Deux notions sont utilisées par l'ONG : l'empreinte écologique des activités humaines, c'est-à-dire les surfaces nécessaires pour produire les ressources consommées et pour absorber les déchets, et la biocapacité, ou la capacité des écosystèmes à se régénérer. Ecologiste pragmatique converti au nucléaire, l'Américain Michael Shellenberger avait en 2013 fait partie des coauteurs d'une étude parue dans la revue *PLOS Biology* qui montrait les nombreuses lacunes de cette notion d'empreinte écologique. Nommé « héros de l'environnement » par *Time* en 2008, il nous explique pourquoi le jour du dépassement n'a aucune valeur scientifique, mais sert d'outil politique pour les environnementalistes décroissants.

Le Point : Depuis le 29 juillet, nous utilisons des ressources non renouvelables. Pouvez-vous expliquer le concept de jour du dépassement ?

Michael Shellenberger : Les environnementalistes prétendent depuis longtemps que nous arrivons à court de ressources et qu'il s'agit d'un fait scientifique établi. Ils n'ont jamais eu de preuve ! Il ne s'agit que de prédictions fondées

sur des modèles. Le jour du dépassement repose sur la notion d'empreinte écologique, qui consiste en six mesures de perte de ressources : carbone, terres agricoles, terres urbanisées, pâturages, pêche et forêts. Or, selon leur méthodologie, cinq de ces six ressources sont à l'équilibre, ou excédentaires, comme nous l'avions montré dans l'étude publiée il y a six ans dans la revue *PLOS Biology*. La dernière mesure est celle du dioxyde de carbone, sauf qu'il ne s'agit pas d'une ressource, mais de pollution. Selon les calculs du Global Footprint Network, l'empreinte écologique équivaut ainsi presque à l'empreinte carbone. Ils prétendent pouvoir calculer cette empreinte carbone à partir du nombre d'arbres que nous devrions faire pousser pour compenser notre production de CO₂. Ils combinent ensuite toutes ces données en une, qu'ils appellent empreinte écologique et qui est censée montrer que nous perdons des ressources.

D'où vient le Global Footprint Network ?

C'est le Suisse Mathis Wackernagel qui a fondé en 2003 cette ONG, soutenue par les principales organisations écologiques, tel le WWF, mais aussi par les médias... Ils font de la « recherche poubelle » et en font la publicité. C'est ensuite repris partout comme une information, sans vérification.

Selon vous, l'empreinte écologique a « autant de valeur scientifique que l'astrologie ou la théorie de la Terre plate ». N'êtes-vous pas excessif ?

C'est vrai, ce n'est pas très juste envers l'astrologie ! *[Rires.]* L'empreinte écologique est pire que ces fausses

sciences en ceci que les créateurs de cette mesure trompent les individus à dessein. On peut mesurer la pollution ou l'utilisation des ressources de manière très directe. Combien d'hectares de terre utilisons-nous pour l'agriculture ? Est-ce plus ou moins que l'année précédente ? Utilisons-nous plus ou moins d'eau ? Plus ou moins d'engrais ? Pourquoi faudrait-il combiner toutes ces données ? Il y a des liens entre elles, mais fusionner ces mesures en une seule réduit notre capacité à résoudre les défis qu'elles soulèvent. Pour régler un problème, la bonne stratégie est de le diviser et de s'attaquer à chaque partie séparément. C'est d'ailleurs un problème de l'écologie, qui nous explique que tout est interconnecté. C'est vrai jusqu'à un certain point, mais d'un autre côté, si l'écologie consiste à prendre une série de défis et à affirmer qu'il s'agit d'un énorme problème, cela le rend d'autant plus dur à régler !

Le souci, c'est que les environnementalistes ne veulent pas régler ces problèmes avec des moyens technologiques, ce qui est la façon la plus évidente de s'attaquer au défi climatique : en utilisant par exemple moins de terres agricoles, en étant plus efficaces dans notre usage des engrais, dans le cas des émissions de CO₂, en nucléaireisant notre production électrique... Les environnementalistes veulent effrayer les gens en leur faisant croire que le seul moyen de régler le problème du réchauffement est de devenir pauvre, végétarien, de ne pas prendre l'avion et de ne pas utiliser d'électricité. Afin de répandre cette peur, ils doivent exagérer les problèmes en les combinant et en suggérant qu'ils sont la conséquence de la trop grande prospérité et du développement de l'humanité.

Mais ce concept de jour du dépassement a au moins



Michael Shellenberger
Ecologiste américain, fondateur du Breakthrough Institute.

Evolution du jour de dépassement

1970
29 décembre
1980
4 novembre
1990
11 octobre
2000
23 septembre
2010
7 août
2019
29 juillet

« Le moralisme écologique nous dit que nous devrions vivre comme dans les pays pauvres. »

L'avantage de motiver les gens à faire plus pour l'environnement...

Où est la preuve que les gens sont effectivement motivés par ces annonces ? Je pense que l'effet est inverse, cela rend les gens impuissants. Greta Thunberg ou les militants d'Extinction Rebellion sont des personnes déprimées qui se sentent mieux en abaissant moralement les autres. En anglais, nous avons une expression, « *la misère aime avoir de la compagnie* ». L'environnementalisme est une forme de dépression. Leur discours est très proche du discours tenu par les dépressifs, souvent inconsciemment. « *Je suis une mauvaise personne, je suis faible, je n'ai pas de pouvoir ; le monde est un endroit horrible et corrompu, et le futur est sombre.* » Les dépressifs comme les environnementalistes vont ensuite chercher les preuves pour soutenir ces idées noires. Et il suffit de chercher les signes de l'apocalypse pour les trouver. Pour eux, le monde va finir, sauf si on leur donne le pouvoir.

Selon la méthodologie du jour du dépassement, les Etats-Unis, l'Australie et le Canada vivent à crédit dès fin mars, alors que pour Cuba, l'Irak ou le Nicaragua c'est en décembre. Donc, vaudrait-il mieux vivre dans un pays pauvre ?

C'est une imitation du christianisme : les meilleurs pays sont pauvres et ceux qui sont mauvais se révèlent être riches. Ce moralisme écologique nous dit que nous devrions tous vivre comme dans les pays pauvres. Sur le site du

Programme des Nations unies pour le développement, vous voyez des photos de fermiers de subsistance en Afrique ou en Asie. Ils s'occupent avec leurs paniers remplis de bois ou sont occupés à pomper de l'eau. L'idée est que nous devrions tous leur ressembler. Mais Greta Thunberg ne va pas se mettre à vivre comme une Congolaise, c'est ridicule. Son existence est celle d'une enfant suédoise aisée, une sorte de princesse, alors qu'elle encourage à faire le contraire. Cela n'a rien à voir avec l'écologie, c'est une volonté de gagner un pouvoir politique et économique et de moraliser notre société !

Quelles solutions trouver pour atteindre la durabilité sans devenir un pays pauvre ?

La France est déjà un modèle du fait du nucléaire, qui lui a permis de décarboner son énergie. En 2018, la part du nucléaire dans la combinaison électrique était de 71 %, celle de l'hydrolique de 12 %. Pour devenir la meilleure société écologique possible, nous devons généraliser l'usage de l'électricité pour le chauffage, la cuisine et les transports. Vous éliminerez ainsi toutes vos émissions carbone. Il y aurait certes encore quelques aérosols émettant d'autres gaz à effet de serre, mais, technologiquement et économiquement, ce n'est pas compliqué de s'en débarrasser. Vous aurez ainsi une société riche avec des ressources énergétiques importantes. Cela ressemblera au XXI^e ou au XXII^e siècle, pas à un retour au XVIII^e siècle. En matière d'alimentation, si vous voulez massivement réduire les surfaces, il faut cultiver dans des serres de grande hauteur, ce qui permettrait de faire revenir à l'état sauvage de nombreux terrains et serait bon pour la biodiversité. Mais les Français aiment leur campagne et garder des paysages pastoraux leur tient à cœur ■